

Gilles Boëtsch, Dominique Chevé et Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Décors des corps*

Paris, CNRS Éditions, coll. « Corps », 2010

Jacques Brunet-Georget



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/199>

DOI : 10.4000/itineraires.199

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 186-189

ISBN : 978-2-296-54673-8

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Jacques Brunet-Georget, « Gilles Boëtsch, Dominique Chevé et Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Décors des corps* », *Itinéraires* [En ligne], 2011-2 | 2011, mis en ligne le 13 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/199> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.199>



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

analyse, plus du côté de la mise en circulation des formules que de leur création. D'ailleurs ils sont concurrencés dans ce rôle d'agent de circulation des formules par ce qu'elle appelle des « pratiques amateurs et profanes de communication » que sont les blogs, les forums, les sites participatifs, les pétitions en ligne, les listes de diffusion, etc.

S'il y a, au terme de ce parcours de lecture, une « formule » à retenir fondamentalement de cet ouvrage qui circonscrit scientifiquement et rigoureusement la formule, c'est que les rapports entre les acteurs d'une sphère socio-politique peuvent désormais être lus, en dehors des traditionnels pouvoirs (symboliquement liés au rang ou à l'économie), à travers les pratiques discursives qui règlent les échanges. Ce qui, de ce point de vue, place l'analyse du discours dans une posture assimilable à un carrefour épistémologique.

Abdoulaye Diouf

Université Paris 13 – CENEL

Gilles Boëtsch, Dominique Chevé et Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Corps », 2010, 397 p. ISBN : 978-2-271-07013-5.

La lecture de *Décors des corps* laisse un sentiment vivifiant. Cet ouvrage collectif édité par le CNRS sous la direction de Gilles Boëtsch (anthropobiologiste), de Dominique Chevé (anthropologue et philosophe) et de Hélène Claudot-Hawad (anthropologue), ne réunit pas moins de quarante contributions, réparties en quatre grandes sections, et issues pour l'essentiel du colloque *Couleurs sur corps*, qui rassemblait des chercheurs venus de champs scientifiques très divers¹. Si le titre laisse attendre un propos plutôt « esthétique » et installe d'emblée une équivoque – linguistique et peut-être conceptuelle – entre le support et l'accessoire, il dérobe stratégiquement le maître-mot de la recherche, précisément pluriel et complexe : la couleur. Le recueil prend en effet pour objet la couleur telle qu'elle s'insère dans la diversité des productions humaines ou, plus précisément, la « mise en couleur » comme pratique de réinvention du corps au carrefour de l'individuel et du communautaire, depuis les systèmes d'organisation sociale les plus anciens jusqu'à l'actualité contemporaine. Cette mise en couleur(s) peut désigner des pratiques éphémères ou irréversibles et s'exerce diversement selon les ingrédients, les matériaux et les techniques utilisés : la peinture, le poudrage, la teinture, le tatouage, les scarifications,

1. Le grand nombre de contributions nous oblige, dans les limites de ce bref parcours, à en relever les résultats substantiels sans mentionner les noms des différents auteurs.

l'adjonction d'accessoires vestimentaires et ornementaux participent à la construction des identités, des statuts, des émotions et des perceptions de l'homme en société. Or la réflexion part d'un double constat paradoxal : d'un côté, l'affirmation de l'humain semble intimement liée à la modification chromatique de l'apparence, sous des formes multiples qui vont du marquage esthétique à la figuration du sacré ; d'un autre côté, l'histoire occidentale, de l'Antiquité grecque au xvii^e siècle, manifeste un certain discrédit des couleurs, si ce n'est une « chromophobie », au motif que leur effet séduisant risquerait de nous faire prendre le faux pour le vrai. Pour appréhender les modifications chromatiques des corps dans toute leur richesse et pour prendre la mesure des significations proprement humaines qui leur sont attachées, il faut donc consentir à prendre ses distances envers une tradition discursive qui tend à désincarner le réel et à dissoudre la question de la couleur dans un dualisme facile entre la vérité de la forme et le pouvoir d'illusion de la matière. L'enjeu principal de ce recueil consiste bien à donner toute sa place à *la réalité de l'apparence* et à lui conférer la dignité d'un objet épistémologique, en construisant les stratégies méthodologiques les plus fécondes pour délinéer cet objet. C'est là, sans doute, que se dessinent l'intérêt et l'originalité des contributions réunies : croisant les regards du chimiste, de l'historien, du physicien, du philosophe, du linguiste et de l'anthropologue, entre autres, elles permettent de ressaisir la couleur comme mode de production humain, de penser une « re-matérialisation » du corps dans le champ des sciences humaines, et de mettre en acte les conditions d'une véritable transdisciplinarité de la recherche contemporaine.

Pour reprendre une typologie proposée dans sa contribution par Bernard Andrieu, on peut distinguer les « couleurs sur le corps », la « couleur du corps » et le « corps de couleur » afin d'appréhender dans leurs lignes de force les multiples phénomènes dont rend compte la recherche. La première catégorie renvoie aux pratiques qui consistent à apposer une couleur sur le corps de manière éphémère, par le biais de colorants, de substances tinctoriales, de peintures corporelles, mais aussi de vêtements et de parures minérales ou métalliques. À ce titre, les décorations tribales et rituelles se présentent comme des pratiques culturelles qui utilisent la surface sociale du corps pour désigner les attributs identitaires, le rôle symbolique, l'appartenance sociale, le genre, la position spirituelle, la disposition personnelle des individus. Des analyses serrées, qui ont le mérite d'allier la précision documentaire avec un souci de clarté pédagogique, mettent en évidence le rôle de la modification chromatique dans la mise en scène des changements d'état ou de statut (par exemple, le rouge et le blanc comme référents identitaire pour la mariée dans le Sud-Est marocain, ou la codification complexe de la couleur des ornements textiles dans les pratiques funéraires de la République de Mongolie) ; elles font également valoir la manière spectaculaire dont la couleur « sur » le corps aide à négocier le rapport dialectique entre nature et culture. Chez les Touaregs, le bleuissement de la

peau vise ainsi à « dé-naturer » le corps en amenant les perceptions au-delà de la limite substantielle des choses ; le recours à un colorant composite, le bleu indigo, fait partie d'un processus qui humanise le corps en le conduisant à imaginer l'invisible. La couleur « du » corps, quant à elle, implique la référence à la pigmentation qui détermine la peau comme étant « naturellement » plus ou moins claire. Cette perspective se décline à travers la problématique de la construction du « Noir » dans les productions textuelles et dans la composition des rapports sociaux – coloniaux ou post-coloniaux. Mais elle trouve également des échos singuliers dans les démarches contemporaines d'éclaircissement de la peau chez les femmes d'origine africaine et dans les enjeux technologiques et sociologiques soulevés par les nouvelles pratiques de bronzage. Si la volonté de s'éclaircir la peau par un artifice cosmétique peut se lire dans les termes d'une quête identitaire souvent paradoxale, celle de « changer de peau », que penser des pratiques cherchant à « endocolorer » le corps (le bronzage artificiel par implant moléculaire, par exemple) dans la perspective d'autonomiser le corps par rapport aux contingences naturelles et d'influer par là même sur l'état psychologique des sujets, voire sur les limites mêmes de ce qui constitue un sujet ? C'est ouvrir la voie à une réflexion sur la manière dont des « corps étrangers » (implants, injections, etc.) peuvent reconfigurer la structure même du corps humain à partir d'une modification de sa (ses) surface(s). On peut enfin tenter de penser le « corps de couleur » comme l'ensemble des processus qui font dépendre la vie corporelle d'une identification signifiante par la couleur : c'est le cas, dans l'expérience sociale, avec la surdétermination des rôles de genre (masculin/féminin) par le système du rose et du bleu ; en peinture et en littérature se pose le problème de la constitution – et de la déconstruction – de la singularité identitaire des corps à la faveur des jeux de l'image (que se passe-t-il quand seule la couleur permet de distinguer la peau et le vêtement ?) et du langage (en quoi les équivoques de la nomination et des sonorités ont-elles un impact sur le surgissement même de la visualité ?). Au vu de ces analyses, la couleur ne se confond pas avec un ornement décoratif à thématiser comme un objet positif, mais se lit plutôt comme une opération de définition et de production de l'humain dans sa relation, bien sûr, à son humanité, mais aussi aux limites de cette humanité – qu'elles ouvrent sur le sacré ou sur une post-humanité bio-technologique.

Néanmoins, là où cet ouvrage se distingue de bien des publications contemporaines sur la question, c'est qu'il débouche sur une « re-matérialisation » du corps au sens où il affronte le discours théorique à la dimension irrésistiblement prégnante et concrète de la corporalité – sans jamais céder sur le projet de formalisation et de clarification conceptuelles. La couleur n'est pas ici le prétexte d'une élaboration spéculative ou d'une complaisance à l'interprétation. Des détails infimes d'une œuvre de Vasari jusqu'aux nuances des peintures corporelles dans les rites afro-brésiliens, la texture et la complexité sensible des couleurs nous sont données à voir et

à entendre avec une précision qui est à la fois une invitation à l'imaginaire, à un voyage stimulant dans le clair-obscur des choses et des mots, et la pierre de touche d'une investigation scientifique appuyée sur un matériau maîtrisé – dans sa volonté classificatoire aussi bien qu'herméneutique. D'autant que le discours, en faisant avancer en première ligne la matérialité, met aussi en scène la résistance du corps au langage, ce par quoi l'opacité de la corporalité échappe parfois à l'interprétation et conduit à formuler de nouveaux questionnements. Ce souci va de pair avec une pratique cohérente et créative de l'interdisciplinarité, ou pour mieux dire, de la transdisciplinarité, tant les contributions suggèrent, sans jamais les forcer, des passages et des connexions transversales entre les différents champs épistémologiques convoqués. Malgré l'extrême diversité des points de vue, le recueil ne se dilue pas dans un mélange informe de savoirs qui cèderait à l'exotisme de l'objet pour faire le jeu d'une sophistication faussement explicative. Ainsi, les trois leçons inaugurales, à la fois érudites et générales, offrent des perspectives contrastées sur la couleur et ses usages, dans le cadre des « sciences exactes » comme dans celui des « sciences humaines » : les deux premières interrogent les rapports entre la structure de la lumière et la constitution des couleurs « physiques » et « chimiques », tandis que la troisième problématise la couleur sous un angle sémiologique. D'entrée de jeu, la perspective transdisciplinaire est à la fois justifiée et mise en acte. Les points de vue de la physique, de l'optique ou encore de la neurophysiologie établissent que la couleur ne se réduit pas à un objet, définissable dans les strictes limites de sa phénoménalité : c'est un effet de lumière qui n'existe que si un observateur la perçoit, selon des régularités et des sous-régularités à dégager et à comparer ; or ce processus se superpose à la manière dont le sens de la couleur est distribué, voire tramé, par les catégorisations culturelles et interfère avec elle. La relative indécidabilité de l'objet est paradoxalement ce qui stimule la transdisciplinarité. En particulier, l'analyse des applications de la « tribologie » (science des surfaces, du frottement et de l'usure) aux tissus et aux produits cosmétiques permet d'entrevoir l'intérêt d'une transformation des informations visuelles en informations auditives et tactiles ainsi que d'interroger les relations entre les procédures d'objectivation du sensible et les modalités de notre ressenti subjectif, lui-même réfléchi suivant des paramètres culturels.

Illustré par des planches iconographiques aussi pertinentes que saisissantes, cet ouvrage se reçoit donc résolument comme une invitation à la recherche vivante.

Jacques Brunet-Georget

Université Bordeaux III – laboratoire SPH (EA 4574)